
Les « soleils noirs » de Flaubert

De l'expérience à l'œuvre

Hisaki SAWASAKI

Université Meijigakuin

Résumé

Il est presque établi que Flaubert a prêté sa propre expérience de l'hallucination à son héroïne dans le chapitre 8 de *Madame Bovary*. Nous examinons la genèse de cet épisode et d'autres brouillons pour savoir comment Flaubert en est arrivé à utiliser sa maladie dans le roman, l'écrivain qui refusait toujours de mettre sa propre personnalité dans son oeuvre. Avant de rédiger cet épisode, il a essayé dans d'autres épisodes d'insérer cette hallucination des « papillons noirs », et d'un autre côté d'introduire la métaphore des « soleils noirs » qui désigne les yeux de l'amant. C'est en traversant ce cliché romantique qu'il a enfin réussi à donner une forme artistique aux faits autobiographiques.

En mars 1853, Gustave Flaubert écrit à sa maîtresse Louise Collet :

[1] et puis, [ma maladie de nerfs] m'a fait connaître de curieux phénomènes psychologiques, dont personne n'a l'idée, ou plutôt que personne n'a senti. Je m'en vengerais à quelque jour, en l'utilisant dans un livre (ce roman métaphysique et à apparitions, dont je t'ai parlé). Mais comme c'est un sujet qui me fait peur, sanitairement parlant, il faut attendre, et que je sois loin de ces impressions-là, pour pouvoir me les donner facticement, idéalement, et dès lors sans danger pour moi ni pour l'œuvre !¹

Il s'agit bien sûr de sa crise d'épilepsie de 1844. Flaubert déclare ainsi son intention d'utiliser ses propres expériences dans ses œuvres. « À quelque jour », écrit-il, et « il faut attendre » ce jour-là. Le texte de la lettre nous donne l'impression que l'écrivain suppose pour sa « vengeance » un jour assez lointain. Selon une note de Jean Bruneau, ce « roman métaphysique » dont il parle est *la Spirale*, mentionnée dans une autre lettre à Louise Colet.

Mais comme on le sait bien, le romancier a inscrit cette crise dans son livre *Madame Bovary*, qui était en chantier à l'époque où il a écrit cette lettre. Elle prend place au chapitre 8 de la troisième partie. L'héroïne, repoussée par Rodolphe, son ancien amant, désespérée, retourne à Yonville :

[2] Tout ce qu'il y avait dans sa tête de réminiscences, d'idées, s'échappait à la fois, d'un seul bond, comme des mille pièces d'un feu d'artifice. [...]

1 Gustave Flaubert *Correspondance* I-IV, édition de Jean Bruneau, « Bibliothèque de la Pléiade », tome II, Gallimard, p. 290, le 31 mars 1853, à Louise Colet.

Il lui sembla tout à coup que des globules couleur de feu éclataient dans l'air comme des balles fulminantes en s'aplatissant, et tournaient, tournaient, pour aller se fondre sur la neige, entre les branches des arbres. (pp. 456–457)²

La « vengeance » serait-elle donc accomplie ? Il est établi de la façon à peu près certaine que Flaubert prête ses propres expériences à son héroïne dans ce passage du roman³, en particulier en le comparant avec la lettre très connue à Hippolyte Taine :

- [3] On sent les images s'échapper de vous comme des flots de sang. Il vous semble que tout ce qu'on a dans la tête éclate à la fois comme les mille pièces d'un feu d'artifice, et on n'a pas le temps de regarder ces images internes qui défilent avec furie. — En d'autres circonstances, ça commence par une seule image qui grandit, se développe et finit par couvrir la réalité objective, comme par exemple une étincelle qui voltige et devient un grand feu flambant. [...] et cela se confond presque avec ce qu'on appelle « les papillons noirs », c'est-à-dire ces rondelles de satin que certaines personnes voient flotter dans l'air, quand le ciel est grisâtre et qu'elles ont la vue fatiguée.⁴

Comment en est-il arrivé à utiliser sa maladie nerveuse ? Flaubert refuse pourtant de mettre sa propre personnalité dans son œuvre et précise sur ce roman même : « *Madame Bovary* n'a rien de vrai. C'est une histoire *totale*ment inventée ; je n'y ai rien mis ni de mes sentiments ni de mon existence. »⁵ ? Comment a-t-il parcouru une distance qui le sépare suffisamment de « ces impressions-là » et de ces « dangers » ?

Malgré l'impression que nous laisse cette lettre, Flaubert avait déjà commencé cette « vengeance » ; il avait déjà essayé d'insérer son expérience de crise dans le roman en chantier. Par exemple, peu avant la fin de la première partie, il décrit son héroïne en ruminant ses souvenirs du vicomte, un des invités au bal du château. Dans la marge de l'un des premiers brouillons de cet épisode, on lit :

- [4] et l'im le vicomte passait par intervalle <embellis de> versant qq chose de lui rehaussé par ce qu'elle lui soupçonnait — se délayant sur ses rêves. — les personnes nerveuses sujettes aux papillons noirs <bleus> comprendront ce qu'elle sentait. qqf. par un temps pluvieux — on voit dans un disque d'azur <moiré de cercle concentrique> un point d'or <lumineux> qui semble éclater ~~comme~~ comme obuse (*sic*) muette — ⁶

Les conditions météorologiques, l'allusion aux troubles oculaires : « papillons noirs », la lettre de Taine citée tout à l'heure est presque identique à ce fragment.

Ce fragment, ainsi ajouté dans la marge d'un feuillet, n'est pas adopté dans la version suivante et ne voit plus d'évolutions dans cette partie du roman. Toutefois, le phénomène des « papillons noirs » réapparaît plus loin, dans l'épisode où Emma est tentée d'aller voir le curé pour se confesser (chapitre 6 de la deuxième partie dans le roman publié) :

- [5] <<et> Emma sentait dans sa tête plus de silence encore qu'il n'y en avait tout autour d'elle> ~~des cercles de couleur comme des cerceaux~~ <légers> tournaient dans les angles,

2 Flaubert, *Madame Bovary*, édition de Jacques Neefs, Le Livre de Poche « classique », 1999. Pour les citations de la version définitive, nous ne noterons que les pages de cette édition.

3 Par exemple, la note 106 de Gothot-Mersch dans son édition.

4 *Corr.* III, p. 572, le 1er décembre 1857, à Hippolyte Taine.

5 *Corr.* II, p. 691, le 18 mars 1857, à Mlle Leroyer de Chantepie.

6 Ms.g223-1 f° 244. Codes de transcription : ~~mot(s) barré(s)~~, <mot(s) ajouté(s)>, *lecture incertaine*, *** = mot illisible, *mot(s) en italique* apparten(n)ent à la transcriptrice.

contre dans l'ombre, tournaient comme des disques <en face, devant elle en face devant ses yeux> de globules /*noirs* <noirs> <devant ses yeux> s'éclataient dans <***> silencieusement <sans bruit>, s'élargissait comme des disques de moirés <sombres noires moirées>, tournaient comme des cerceaux <couleur du feu>, se s'abaissaient <*doucement*> sur les plates-bandes/, *faisaient* jouer les unes les sur les autres leurs eereles de feu — et s'évanouissaient <s'agrandissaient> — & la cloche, de sa voix continuait <sonnait toujours> ⁷

Ce passage se trouve dans les brouillons à une étape très avancée ; la description de l'hallucination ci-dessus apparaît tout à coup, sans passer par des préparatifs tels qu'un plan ou une esquisse, ce fragment sera ensuite recopié dans la version suivante mais ne sera pas adopté dans la mise au net autographe.

Si nous supposons la chronologie de l'écriture d'après la *Correspondance*, Flaubert écrivait la fin de la première partie vers le début été 1852, et l'épisode de l'église au printemps 1853. La lettre à Louise Colet, par conséquent, a été écrite entre les deux époques. Les expressions comme « [le sujet] qui me fait peur, sanitaire parlant » ou bien « danger pour moi [et] pour l'œuvre » étaient donc les impressions fondées sur l'expérience de l'écriture, et en ce qui concerne ce « quelque jour » où il utiliserait sa propre maladie dans un livre, non plus, l'écrivain ne rêve pas à un futur vague et lointain. Flaubert n'attendait pas sans rien faire le jour où il serait suffisamment éloigné de ses vives expériences pour les utiliser sans problème mental.

Au début de l'automne 1855, quand le roman s'approche de sa fin, Flaubert essaye encore une fois d'y inscrire ses propres hallucinations, et finalement il y réussira. C'est là l'épisode peu avant l'empoisonnement que nous avons cité.

Dans le genèse de cet épisode, il y a quelques différences avec les deux autres. Par rapport à ceux-ci où l'idée des « papillons noirs » est survenue et vite disparue, ici elle est programmée dès l'étape de scénarios :

[6] dégel <soleils noirs qui tournent & représentent <au milieu> la figure de Rodolphe.> — vol de l'arsenic. résolution.⁸

Il est évident qu'il s'agit du même phénomène des « papillons noirs » que dans les deux autres épisodes. Cet ajout entre les lignes dans un des scénarios détaillés est repris dans les scénarios suivants, puis développé comme ci-dessous dans le premier brouillon.

[7] tout à coup par l'effet de l'ébranlement de ses nerfs *** des disques <Puis dans/par une hallucination <***> de ses nerfs émus il lui sembla que <× ***> de> soleils noirs <couleur de pourpre> ***...*** *danser* <- qui d*** ***> devant les yeux — tournant, s'abaissant — dans <& au milieu de> chacun d'eux comme cette <une> figure *image d'une* <d*** ***> médaille <----> la figure de Rodolphe <apparaissait> — ils grandirent <***>, se multiplièrent/aient <se rapprochèrent> [...]
<(en marge) étincelles d'abord & tout suspendus dans l'air <d'***> ils éclataient comme des balles fulminantes en s'aplatissaient. & tournaient, tournaient avec pr aller se fondre sur la neige qui était restait <encore> <<ça et là> entre des grosses branches des arbres>

⁷ Ms.g223-2 f° 262v.

⁸ Ms.gg9 f° 35.

sur la neige.>⁹

Une autre différence avec les deux exemples précédents, c'est que, tout en traitant de la même hallucination, celle-ci est désignée, dès l'étape de la conception, par la métaphore des « soleils noirs » et non par des termes neutres qui en indiquent la forme, tels que « disques », « cerceaux » ou « globules ». Pourquoi ne sont-ils plus des « papillons noirs » ni des « cerceaux » mais des « soleils noirs » ? D'où vient cette métaphore ?

Dans le roman, on voit souvent le vrai soleil briller dans le ciel, mais si on cherche des expressions proches de cette figure, dans le chapitre des comices agricoles de la deuxième partie, on lit :

[8] Elle distinguait dans ses yeux des petits rayons d'or s'irradiant tout autour de ses pupilles noires, et même qu'elle sentait le parfum de la pommade qui lustrait sa chevelure. (p. 245)

Rodolphe est en train de séduire Emma. Il a donc les yeux noirs, de plus ces derniers lancent des rayons d'or comme les soleils.... Dans les brouillons de ce passage, le mot « soleil » est bien écrit dans le texte :

[9] <(en marge) Elle distinguait même dans ses yeux> Des petits <rayons> d'or semblaient s'irradier/aient <qui s'irradiaient/ant> en soleil tout <tout> autour d ses prunelles <pupilles> noires.¹⁰

De même, au chapitre 12 de la deuxième partie dans le roman publié, Emma pense à s'enfuir avec son amant, à côté de Charles qui rêve à l'heureux avenir de sa fille Berthe. Dans les brouillons, les yeux de Rodolphe sont comparés de nouveau à deux soleils noirs :

[10] elle se repassait <done> <done> <ainsi> à même le souvenir de ces <deux> <↓deux> yeux qui resplendissaient /sur les siens/ comme deux <des> <↓deux> soleils noirs¹¹

La genèse de ces deux rêves différents du couple est l'une des plus longues et plus compliquées du roman¹². Dans les scénarios établis avant la rédaction, l'épisode précède le départ de Léon¹³ (c'est donc à Léon que l'héroïne rêve), il apparaît ensuite dans les brouillons des premiers temps de la liaison avec Rodolphe. L'épisode en est supprimé après un dur travail d'élaboration, et finalement se retrouve à l'endroit où nous le lisons dans la version définitive, à savoir peu avant la séparation brutale des deux amants. Ce fragment cité se trouve parmi les brouillons dans lesquels la lune de miel de leur amour est en question.

Ici Emma pense tranquillement aux yeux comparés à des soleils noirs, et ils n'éclatent pas, ils ne tournent pas. Il ne s'agit ni d'une crise de nerfs ni d'une hallucination de folie comme à la fin du roman. Cependant, même dans cet épisode, un peu plus loin dans les brouillons, l'image de Rodolphe, apparue dans le rêve d'Emma, s'impose à elle, pareille à l'hallucination que le romancier décrira dans la lettre à Taine, ou à peu près identique au visage du même personnage à la fin de la vie de l'héroïne :

9 Ms.g223-6 f° 245v.

10 Ms.g223-3 f° 176v.

11 Ms.g223-3 f° 299.

12 Cf. Marie Durel *Classement et Analyse des brouillons de « Madame Bovary » de Gustave Flaubert*, thèse de doctorat, Université de Rouen, 2000.

13 Ms.gg9 f° 10.

[11] tant la conscience de sa personnalité disparaissait sous l’envahissement de cette image. — & la figure de Rodolphe cependant se rapprochait grandissait, puis <et enfin elle> restait là devant elle <devant elle>, toute immobile et animée, comme une statue vivante et comme une apparition.¹⁴

C’est un rêve de l’héroïne aux temps les plus heureux. Mais il s’agit tout de même, là aussi, d’une « maladie de mémoire »¹⁵ que Flaubert évoquera dans sa lettre à Taine. Quand l’écrivain écrit, avant de commencer la rédaction de la catastrophe, les mots « soleils noirs » dans un scénario, il se souvient sans aucun doute de sa propre expérience, mais il nous semble aussi certain qu’il pense aux phrases qu’il a écrit puis supprimé sur les yeux noirs de Rodolphe : au début de leur liaison, Emma voit des soleils noirs dans les pupilles de l’homme, et à la fin, à l’inverse, elle voit son visage au milieu des soleils noirs hallucinatoires.

Maintenant on peut se demander un peu d’où vient la métaphore : les soleils noirs = les yeux de Rodolphe.

Le « soleil noir » au singulier nous fait penser à un poème de Nerval, « El desdichado » dans *Les Chimères* :

[12] Ma seule Étoile est morte, — et mon luth constellé
Porte le *Soleil noir* de la *Mélancolie*.¹⁶

Nous avons trouvé d’autres exemples chez Hugo et Baudelaire mais, faute de temps, nous nous concentrerons sur celui de Nerval, pour lequel le soupçon de parenté est le plus fort. Nerval écrit dans le « Christ aux Oliviers » du même recueil, à propos de l’œil de Dieu, « un orbite / Vaste, noir et sans fond, d’où la nuit qui l’habite / Rayonne sur le monde et s’épaissit toujours ». Plusieurs critiques rapprochent cet « orbite vaste et noir » au « Soleil noir » de « El Desdichado ».¹⁷

En ce qui concerne l’influence sur Flaubert, la question des dates se révèle délicate : « El Desdichado » a été publié à la fin de 1853, et *Les Chimères* en janvier 1854. À cette époque Flaubert, qui en a déjà fini avec les comices agricoles, est en train de travailler sur « la lune de miel des amants »¹⁸. La métaphore : « les soleils = les yeux de Rodolphe » étant déjà établie dans le chapitre des comices agricoles, le poème de Nerval exerce-t-il quelque influence pour la transformer en « soleils noirs » hallucinatoires ?

Nous n’avons pas trouvé dans la *Correspondance* de Flaubert de traces qui prouveraient une influence de l’un sur l’autre. Dans les brouillons du roman, cependant, ne peut-on pas entendre quelques échos du poème de Nerval, par exemple dans une des versions de l’amant idéal que l’héroïne, lasse de Léon, cherche à s’imaginer :

[13] un <un> cœur de poète dans un corps d’ange, lyre aux cordes d’airain <xcerclé>
constellée d’étoiles, <(en marge) sonnante vers le ciel un des épithalame élégiaques>¹⁹

(version définitive : « un cœur de poète sous une forme d’ange, lyre aux cordes d’airain, sonnante vers le ciel des épithalames élégiaques » p. 421)

14 Ms.g223-3 f° 299.

15 « Puis, tout à coup, comme la foudre, envahissement ou plutôt irruption instantanée de la mémoire car l’hallucination proprement dite n’est pas autre chose, — pour moi, du moins. C’est une maladie de la mémoire, un relâchement de ce qu’elle recèle. » *Corr.* III, p. 572.

16 Jacques Bonny dans son édition des *Filles du feu. Les Chimères*, GF Flammarion, 1994.

17 Par exemple, *op. cit.*, p. 406.

18 *Corr.* II, p. 512, le 18 janvier 1854, à Louise Colet.

19 Ms.g223-4 f° 55v.

Toutefois, comparer les yeux de l'amant au soleil ne nous semble pas extrêmement original. Il y a peut-être une autre source, ou bien Flaubert l'invente tout seul. Le poème de Nerval aurait pu exercer une influence dans l'autre sens : supprimer les mots « soleils noirs » du roman en chantier, afin d'éviter la ressemblance.

Ou encore, la métaphore pourrait appartenir à l'héroïne, qui vit « l'état poétique »²⁰ dans l'épisode des comices agricoles et celui de deux rêves différents, et qui se superpose aux femmes adultères romanesques²¹, ou bien est-ce une citation (peut-être inconsciente) de ses lectures ?

En tous cas, la métaphore est barrée dans l'épisode des comices aussi bien que dans celui des deux rêves. Et même dans la scène de folie de la troisième partie du roman, la couleur de noir puis le mot « soleils » sont supprimés successivement, sur le feuillet que nous venons de citer et dans la version suivante. Nous n'allons pas entrer dans les détails de procédure de cette suppression ; en bref, elle se serait passée de la manière suivante : 1. dans cette page de brouillon que nous venons de citer, la phrase : « La nuit tombait, des corneilles s'envolaient. » (p. 456) est déplacée juste avant l'hallucination des visages de Rodolphe. Le romancier qui souffrait de la même maladie voulait sans doute garder une explication « scientifique » à cette hallucination : Emma prend les oiseaux noirs pour des soleils noirs, etc.. 2. Toutefois, dans le même feuillet, il a éliminé cette explication éventuelle en changeant la couleur des soleils de noir en pourpre. Par égard pour le suspense romanesque, il a renvoyé une explication possible du phénomène étrange à la fin de la scène, à savoir : Emma voit les feux du village. Les globules de feu auraient pu être les lumières des maisons à la tombée de nuit... Le lecteur peut au moins y penser.

Après un long travail, les « soleils noirs » sont remplacés par des « globules couleur de feu ». L'écrivain retourne à l'expression une fois rejetée dans l'épisode de l'angélus. Cette fois, finalement, il gardera ces phrases des hallucinations jusqu'à la dernière version et les publiera dans le texte définitif. Le projet de vengeance dont il avait parlé à Louise Collet, celui d'utiliser sa maladie, s'est donc enfin réalisé.

En comptant à partir du 31 mars 1853, cela fait deux ans et demi jusqu'à la fin de la rédaction, et trois ans jusqu'à la parution du roman, si l'on prend en considération le temps de relecture des épreuves pour la décision de ne pas les supprimer. Ce décalage temporel nous semble un peu court par rapport à l'impression que nous donnent les mots : « il faut attendre », « que je sois loin », mais pendant ce temps-là, le romancier a essayé, d'un côté, d'insérer les « papillons noirs » dans l'épisode après le bal à la Vaubyessard et dans celui de la confession, et d'un autre côté, il a introduit la métaphore des « soleils noirs » dans des scènes apparemment étrangères à la maladie nerveuse. Et dans l'épisode peu avant l'empoisonnement, il a réussi à réunir deux courants de travail une fois abandonnés, le phénomène des « papillons noirs » et la métaphore des « soleils noirs ». Ce n'est qu'en traversant ce cliché romantique et en l'assimilant, même s'il semblait un détour inutile puisque rien ne reste dans la version définitive, qu'il a pu enfin exprimer « facticement et idéalement » sa propre expérience. Et si, dix ans après, pour répondre aux questions de Taine, Flaubert utilise des expressions presque identiques comme s'il citait le texte de son roman, c'est qu'il a réussi à donner aux faits autobiographiques une forme artistique et pour ainsi dire officielle.

Le processus qui atteint à cet objectif, partant des « papillons noirs » en passant par les « soleils noirs », ne nous laisse aucune trace dans la version définitive, mais rien n'est enseveli dans les

20 Ms. gg9 f° 25v, f° 28.

21 « Alors elle se rappela les héroïnes des livres qu'elle avait lus, et la légion lyrique de ces femmes adultères se mit à chanter dans sa mémoire avec des voix de sœurs qui la charmaient. Elle devenait elle-même comme une partie véritable de ces imaginations et réalisait la longue rêverie de sa jeunesse, en se considérant dans ce type d'amoureuse qu'elle avait tant envié. » (p. 266)

feuilles noircies de brouillon. Nous citerons pour finir un exemple de la vision des yeux noirs flottant en l'air comme les papillons : c'est dans *L'Éducation sentimentale* de 1869, à la fin du chapitre 1 de la deuxième partie, après le bal masqué chez Rosanette²² :

[14] et, dans l'hallucination du premier sommeil, il voyait passer et repasser continuellement les épaules de la Polonaise, [...]. Puis deux grands yeux noirs, qui n'étaient pas dans le bal, parurent ; et légers comme des papillons, ardents comme des torches, ils allaient, venaient, vibraient, montaient dans la corniche, descendaient jusqu'à sa bouche.²³

22 On ne peut pas savoir jusqu'où s'est avancé ce roman, à l'époque où est écrit la lettre à Taine. Le 17 mars 1867, Flaubert espérait « avoir fini [son] chapitre III [de la deuxième partie] vers Pâques » (*Corr*: III, p. 617, à Jules Duplan).

23 *L'Éducation sentimentale, Histoire d'un jeune homme*, édition de Claudine Gothot-Mersch, GF Flammarion, 1985, pp. 183–184.